

ARIS FIORETOS

# Le Dernier Grec

traduit du suédois  
par Esther Sermage

*ACTES SUD*

Kostas Kezdoglou est mort le 6 février dernier à l'hôpital de Lund. Les Princes rouges qui avaient enfumé sa vie ont réclamé leur dû. Quand sa sœur Efi a fait l'inventaire de la succession, elle y a trouvé un coffret offert au défunt par sa femme, à peu près au moment où ce récit s'achève. En bois de pin brut, il mesure vingt centimètres de large, vingt-cinq centimètres de long et environ douze de haut. Un post-it collé sur le couvercle indiquait mon nom et mon numéro de téléphone. Il portait un message à mon attention : je devais faire ce que j'estimais "le mieux pour le contenu". J'ai attendu quelques jours avant d'ouvrir le coffret. À l'intérieur, j'ai découvert des fiches cartonnées jaunes regroupées par paquets serrés. Il y en avait des centaines, chacune divisée en quatorze lignes : la première, rouge vin comme les plis dans la paume d'une main ; les treize suivantes, gris clair comme le fond du ciel. Certaines, griffonnées sur l'intégralité de leur surface ; d'autres, presque vides. Lorsqu'une fiche n'avait pas suffi à épuiser le sujet concerné, l'auteur avait poursuivi sur d'autres et constitué un paquet, relié par un trombone ou un élastique. La première carte commençait généralement par un titre qui permettait de s'y retrouver.

Lors d'une conversation avec Efi, nous avons décidé que j'essaierais de faire publier le manuscrit. A en juger par les indices qu'il nous a laissés, son frère le considérait comme achevé. J'ai corrigé certaines fautes caractéristiques des immigrants grecs, mais je me suis efforcé de conserver l'originalité du style. J'ai également respecté l'ordre des fiches, malgré la tentation constante de rendre le récit plus linéaire. Je suppose que Kezdoglou voulait montrer que toute chronologie est relative.

Il a rédigé le texte dans son bureau, où j'écris d'ailleurs la présente introduction. Aujourd'hui, en d'autres circonstances, on aurait fêté son anniversaire. Pour des raisons que je développerai ci-dessous, ce n'est pas sans hésitation que je publie cette compilation. Mais auparavant, je me dois de donner au lecteur quelques éléments de contexte, sans quoi cet ouvrage "technique" pourrait paraître plus étrange qu'il ne l'est en réalité.

Nous sommes en l'an 1922. A Smyrne, on entend des cris, un fracas de verre brisé, des chevaux qui s'emballent et quelque chose qui, sans l'être, évoque la machine à tonnerre d'un théâtre. Je n'anticiperai pas sur l'auteur, qui décrira bientôt l'exode de la minorité grecque chassée par les troupes d'Atatürk, mais je suis tout de même obligé de mentionner que sa grand-mère Eleni prit part à l'une des marches de la mort. Elle allait avoir trente-huit ans. Elle se trouvait dans une colonne de Grecs et de bêtes quittant la ville frappée de folie. Certains moururent, d'autres disparurent. A l'approche de l'hiver, Eleni parvint à passer à Chypre. Vêtue d'un manteau d'hiver brodé qui la protégeait de la bise mordante, elle portait un baluchon contenant des photos, un rouge à lèvres granuleux et le rétroviseur bricolé de l'Austin familiale. Vaillante, inconsolable, bravant le destin, Eleni venait de perdre un mari et deux de ses trois enfants.

Après quelques mois dans la ville que les Grecs appelaient Ammóchostos et les autres Famagouste, Eleni embarqua sur un cargo à destination de Thessalonique. Durant les années qui suivirent, elle vécut comme une araignée sans pattes, l'esprit accaparé par des absents qui lui manquaient tant qu'elle en était malade. Plus tard, elle allait fonder une nouvelle famille avec un veuf, père de plusieurs enfants. Mais en ces premiers temps après l'exode, l'idée même de refaire sa vie lui semblait une trahison. "La douleur fantôme", disait-elle à ceux qui avaient encore la patience de l'écouter. "Je suis entièrement constituée de cette Chose à pleurer." Il fallut attendre le jour où le veuf, facteur dans un village de montagne, passa au bureau de poste où Eleni avait obtenu un emploi, pour qu'elle retrouve un peu de sa légèreté. Et après des événements que je laisse à d'autres le soin de raconter, elle se mit à rédiger ses souvenirs d'un monde devenu étranger.

Les enveloppes usagées et les vieux télégrammes sur lesquels elle rédigeait ses textes s'accumulèrent. D'abord, une

ancienne fréquentation Untel lui revenait en mémoire. Elle tentait alors de se souvenir des parents d'Untel et du lieu d'origine de sa famille. De fil en aiguille, elle était amenée à lever le voile sur des événements, des secrets, des traces floues, presque invisibles dans le cours de l'histoire. Aucun homme n'est une île ; aucun phénomène, isolé. Cette intime conviction représentait tantôt une source d'espoir, tantôt de découragement. Elle avait de quoi se réjouir, son travail donnait des fruits, mais elle prenait également conscience qu'elle ne parviendrait pas seule à sauvegarder la mémoire de tous ses compatriotes perdus. Après l'exode, ses amies s'étaient établies à Patras, au Pirée, ou dans des contrées lointaines : Fulda, Toronto, Melbourne. Elle leur fit un courrier pour leur présenter son projet ; plusieurs d'entre elles lui proposèrent leur aide. Une suggestion menait à une autre, un indice à un autre et ainsi de suite. En quelques mois seulement, douze femmes construisirent un microcosme de ruelles, de boulevards et de places. On distinguait encore des échafaudages ici et là, il manquait parfois une ou deux dimensions, mais on ne baissa pas les bras. Au cours d'un été qui donna des raisins gros comme des châtaignes, Eleni reprit une à une les lettres de ses amies et les transforma en articles, qu'elle copia en douze exemplaires. Au moment de la récolte du tabac, elle les fit relier par la couturière d'un village voisin et, pendant que les paysans brûlaient leurs champs, elle envoya l'ouvrage aux quatre coins du monde. Ce fascicule devint le premier volume de l'*Encyclopédie de la diaspora grecque*, "publiée" à Neochóri, à l'approche de l'hiver 1928.

Lorsque les amies acceptèrent la lourde tâche, elles découvrirent des personnages qui attendaient qu'on leur donne un nom et un visage. Mais il y avait encore plus embêtant. Eleni n'avait pas toujours fait le tri entre fable et vérité. Bien entendu, les rédactrices se doutaient que le rêve de recréer une communauté, depuis l'infime murmure amoureux jusqu'aux transports les plus tourmentés, en passant par des muezzins et des saltimbanques, allait demeurer en l'état : un monde de rêve, non pas parce qu'elles manquaient d'ardeur au travail ni de patience, mais parce que le projet était tout simplement irréalisable. Le refus de voir se perdre ne serait-ce qu'une seule petite réminiscence menaçait l'entreprise d'implosion. Si Eleni poursuivait son œuvre sans se fixer de limite temporelle, sans

distinguer les rumeurs des faits ni vérifier le contenu des témoignages recueillis, peu à peu, le microcosme prendrait de telles proportions qu'il faudrait plusieurs Atlas pour le porter. En outre, comment savoir si la création déboucherait sur un temple ou sur un dépotoir ? Après une correspondance enflammée en 1929-1930, on édicta des "règles du jeu". Ce fut en tout cas dans ces termes que, munie d'une spontanéité américaine toute neuve, Athanassia Osborn du quartier d'Astoria dans la ville de New York décrivit les conclusions de la controverse.

Quatre ans plus tard, le premier volume fut réédité, deux fois moindre en épaisseur, mais deux fois plus fiable. Le projet des amies – qui s'étaient baptisées les "servantes de Clio" – passa d'un vague recueil de fantasmes ne concernant que les Grecs de Smyrne, à une compilation de faits avérés issus des vies de divers compatriotes dispersés dans le monde. Le Smyrniote n'était qu'une façon parmi tant d'autres d'être grec, il ne fallait pas l'oublier. La principale difficulté que durent affronter les servantes ne résidait pas dans les grandes avenues de l'histoire ni dans le fourmillement de rues adjacentes et d'impasses, mais dans les espérances que charriait cette voirie complexe. "Tout Grec", écrit Osborn dans sa préface revue et corrigée (on y devine le docteur en ethnologie), "constitue une complication de l'hellénité. Nous ne sommes pas mus par une grande idée, mais par une modeste espérance : que l'exception confirme le compatriote. Toute autre hypothèse se révélerait sans aucun doute catastrophique, comme nous avons pu le constater à maintes reprises au cours de ce siècle bref encore plongé dans la grisaille."

On passa au peigne fin les rumeurs et les souvenirs dont un être est fait dans les pensées des autres. Embellissements et suppositions fantaisistes furent patiemment éliminés, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus que des données attestées par des sources indépendantes. "De tout temps, la fable est un poison pour les Grecs", faisait remarquer le docteur Osborn en rayant une déclaration qu'on n'avait pas pu vérifier. "Mieux vaut en garder trop peu que trop." Le contenu devait être recueilli pendant qu'il était encore "en vie", car lorsque les gens mouraient pour d'autres raisons que parce qu'ils étaient Grecs, des souvenirs risquaient de devenir à jamais invérifiables, aussi beaux et pénibles qu'ils fussent. Néanmoins, aucun article

n'était publié avant que son sujet ne soit décédé, car un Grec "pouvait toujours surprendre jusqu'à sa dernière minute". Dès qu'il y avait matière, on recopiait les données au propre et, régulièrement, lorsqu'on avait collecté suffisamment de dollars et de dinars, un nouveau volume paraissait aux éditions Diaspora Press.

Certains lecteurs sont-ils déjà tombés sur ces cahiers brochés ? Ils savent alors combien d'obstacles les servantes ont dû affronter : incendies, guerres mondiales, tuberculose, affabulation, vieillesse, dictatures... Et bien d'autres. Par exemple différents types de plomb – plus particulièrement celui qui fut employé pour imprimer l'*Encyclopédie*. Le facteur d'Eleni mourut après la mise sous presse du tome VII. La production fut alors interrompue. En effet, la double veuve ne savait plus où donner de la tête : fallait-il pleurer le pays qu'elle avait quitté ou son frêle ancrage mis à mal dans le nouveau ? Ses amies lui envoyèrent des lettres insistantes, mais en vain. Durant quelques années, elles durent reprendre le flambeau et se passer de l'aide d'Eleni. Ses petits-enfants se souviendraient de leur *yiayιά* assise à son secrétaire, l'après-midi, caressant d'une main apathique son manteau d'hiver, ne sachant plus si elle avait survécu à une époque ou si c'était le contraire. Il arrivait que Kostas – l'auteur des pages qui vont suivre, ainsi prénommé d'après son grand-père – la rejoigne, surtout lorsqu'il eut atteint l'âge où les faibles exigences de l'école commencèrent à le tourmenter. Alors, Eleni, qui n'était que sa grand-mère par alliance, l'entraînait dans un passé dont elle considérait qu'il lui appartenait autant qu'à elle. Après des récits pleins de chagrin et de confusion, de joies et de surprises, elle se demandait tout haut si un Grec ne se débarrassait jamais de la Chose à pleurer. Lorsque plus tard, Kostas quitta le pays, elle se remit à la tâche. Peu de temps après, elle mourut.

J'ai pris la liberté de m'attarder sur le contexte du présent ouvrage. En effet, je l'estime significatif au regard du supplément de Kezdoglou. Après la mort de son épouse Agneta des suites d'un cancer du sein le 28 décembre dernier, il a dû craindre à juste titre de manquer de temps. Peut-être ne rend-il pas compte d'une vie entière. Néanmoins, le coffret témoigne d'un destin unique, capturé sous la forme de quelques événements peu nombreux mais formateurs, qui s'étalent sur plusieurs générations. Le fait qu'il relate la vie d'un autre ne rend

pas l'auteur moins partial. Pour ma part, en tout cas, je ne peux m'empêcher de penser qu'il se projette dans son personnage – malgré la règle d'or à laquelle adhère en principe tout historien : se tenir à une juste distance de celui dont il brosse le portrait.

Kezdoglou semble adopter le point de vue de son héros, qui pense que les êtres humains sont constitués d'autres êtres humains. Le seul moyen de rendre justice à ses congénères est donc de les envisager bien au-delà d'une écorce de peau contenant des organes – dont ce cœur qui, dans le cas du narrateur, allait subir un infarctus fatal. L'entreprise éveille la sympathie, mais elle inspire aussi le doute. Pourquoi n'admet-il pas faire usage de la licence poétique ? Pourquoi laisser la biographie passer subrepticement des faits aux supputations, sans indiquer clairement ce qui tient de l'un ou de l'autre ? Il prétend par exemple que certaines de ses données sont tirées de coupures de presse ou d'entretiens. Pourtant, il ne se prive pas de masquer l'identité de ses sources à l'aide de pseudonymes, ni d'exprimer des réflexions sans en préciser le lien avec aucun informateur, comme s'il s'agissait là de vagues concessions à un désir compréhensible de couleur locale. Ailleurs, il s'adosse à un mur dont chaque brique est une conjecture parfaitement contestable. Nous conseillons par exemple de prendre les répliques prétendues directes avec des pincettes. Le seul fait qu'il se réfère à lui-même à la troisième personne – vraisemblablement pour imiter le ton objectif des ouvrages didactiques – n'enlève rien à sa mise en scène de lui-même dans son texte. Du reste, le dispositif des fiches cartonnées pourrait signaler que Kezdoglou avait l'intention audacieuse de créer une intrigue de type romanesque, sans doute par frustration face à la frugalité de la réalité (c'est-à-dire des faits). Que signifierait autrement tel discours sur le patinage artistique ou le croquet – pour ne mentionner que deux des activités dans lesquelles le personnage principal puisait une joie simple et sans artifice ? Car l'œuvre entrelace ces brins de laine épars en un véritable fil, dont on voudrait nous faire croire qu'il est de la même couleur que les plis dans la paume d'une main.

Il est réjouissant que l'auteur nous entraîne vers les lieux de ces accidents, heureux ou malheureux, que toute vie égrène. Réjouissant également qu'il nous présente des localités et des visages appartenant tant à l'imaginaire qu'à la Macédoine et

que, sans cela, on oublierait trop facilement. Mais pour tel lecteur qui examinerait le texte sous toutes ses coutures ou pour tel autre qui, à travers lui, tenterait de mieux comprendre un destin du XX<sup>e</sup> siècle, ce récit peut paraître malicieusement fuyant – verbeux dans des situations où il aurait suffi d'un adjectif, muet dans d'autres, là où un dictionnaire eût été bien utile. J'ai l'impression que Kezdoglou avait mauvaise conscience à "plisieurs" égards. La question est pourquoi. Pourquoi, malgré les événements précédant l'impression, en 1969, de ce qui allait devenir le dernier tome de l'*Encyclopédie* – une découverte inattendue et un autodafé impromptu dans une arrière-cour du Sud de la Suède –, pourquoi, malgré "l'incident de Lund", comme il vint par la suite à être dénommé au sein d'un petit cercle d'initiés, l'auteur se résout-il à revenir sur le lieu de sa défaite ? (Je veux parler de la littérature avec un grand L.) Après avoir retravaillé le texte, je ne trouve qu'une réponse à cette question : il cherche à se réhabiliter. Au nom de qui ? Je laisse au lecteur le soin d'en décider.

Alors que, du bout des doigts, je parcours une dernière fois les paquets de fiches, en partant des alcôves carbonisées de la préhistoire – le XIX<sup>e</sup> siècle – jusqu'à nos pièces carrées, claires et fonctionnelles, je suis avant tout frappé par son inconstance. Bizarrement, pourtant, ce défaut m'inspire de la tendresse – pour les joueurs de hockey sur glace du club de Tollarp dans leurs T-shirts surdimensionnés, projetant ici et là des crachats couleur de chique, pour ces garçons inventés qui rendaient visite au personnage principal dans le débarras jouxtant la chaudière à mazout, pour leur mère à la coiffure impeccable et aux aisselles parfumées et, bien sûr, pour son mari qui, à la vue des chars avançant dans les rues d'Athènes, s'écria : "C'est le vendredi le plus noir de l'histoire du mois d'avril" – en fin de compte, pour tous les 1/1 Grecs, les 1/2 Grecs, etc., témoins des scènes qui vont suivre, mais également pour les moustiques du passé, ses frigidaire et ses taies d'oreiller, ses chèvres, ses allumettes et ses pièces de dix drachmes, pour "l'appétissante fille de boulanger" qui, il y a cent ans de cela, rendit son amant immensément triste tout en rendant service à l'histoire, ainsi que pour le gentleman anonyme qui, quelques siècles auparavant, posant son panaché, inventa le croquet. Et, naturellement, pour ce mystère aux cheveux gominés : "Yannis Georgiadis". Car ainsi se dénomme le héros du coffret...



Mais voilà que je m'exprime comme Kezdoglou – qu'il repose en paix. Encore quelques dernières précisions. Je suis probablement l'"Anton Florinos" (\* 1960) cité dans le texte. Au moment où j'ai récupéré les fiches, je n'étais pas sûr que cette créature ait réellement existé en tant qu'être de peau et d'hémoglobine. Pour être tout à fait franc, je ne sais toujours pas quoi en penser. Mais avec le temps, l'incertitude me perturbe moins. Comme l'a dit "Yannis" quand je l'ai appelé sur son portable : à chacun de décider quel souvenir il veut garder des autres. Il a par ailleurs décliné mon invitation à lire le texte. Ne va-t-il pas de soi que les réminiscences glissent comme un tissu sur un corps nu sans se fixer nulle part ? De l'eau reliée sous des formes éphémères : peut-être aucun d'entre nous n'est-il plus que cela.

Le portraituré sera élevé au rang d'"Héraclès suédois" – un beau titre pour un livre. Mais pas pour celui-ci. Je me demande ce que les servantes de Clio auraient pensé si elles avaient appris que le modèle est encore en vie alors que le portraitiste est décédé. Qu'à cela ne tienne, je vais maintenant refermer à tout jamais le coffret – il m'est difficile en cet instant de ne pas penser à ces quelques lignes citées par Kezdoglou : "Etranger en sa terre et partout dans le monde, / Eternel étranger, ici, au paradis". Peut-être ces mots siéaient-ils mieux à l'auteur gisant dans une caisse en bois de dimensions nettement supérieures à celle-ci... Il me revient une autre phrase de la même œuvre : "Advenu bien trop tard, mon pieux chant héroïque..."

ARIS FIORETOS,  
*Sparta, 2009.*